

Sean BASTAIBÉ, Page de l'univers

(Aufeyer, 2010)

La mort libère la danse

Ne plus avoir que gratitude envers la terre qui meurt et disparaît, l'univers des visages et des lieux qui se brise et s'efface.

Aucun regret ni nostalgie. Ce serait envier les morts dans la tombe qui n'est qu'une porte, les entraver dans leur montée vers le ciel ouvert.

Leur victoire en serait retardée par le dernier blasphème de la souffrance et l'ultime dérision du néant.

Cette gratitude en nous marque l'Avent de leur gloire, l'annonce de leur passage en Christ, le signe de leur entrée dans l'éternité.

Ce chant profond relaie le rire dont si souvent la terre qui meurt a réjoui le monde.

L'homme n'est pas seul à se réjouir. Toutes les créatures rient. Chacune selon son ordre danse devant l'arche du Seigneur. Mais leur danse est boiteuse.

La mort guérit l'élan. Toutes les créatures alors ruissellent de la grâce qui les a créées. Elles la rapportent au Créateur dans un tourbillon d'allégresse.

Comment ne pas unir notre joie à celle de toutes les créatures graciées ?

nient pas, mais renvoient la « *nouvelle terre* » et les « *nouveaux cioux* » à plus tard.

Comme si les questions de salut étaient du domaine du futur, n'appartenaient pas à l'ordre de l'urgence immédiate, suprême ! Imagine-t-on un homme qui renverrait à plus tard l'idée se son propre salut ? Sans doute est-ce l'attitude que le péché inspire. Doit-on l'étendre à l'avenir de toute créature ?

Le salut est universel ou il n'est pas. La mort est vaincue partout ou elle ne l'est nulle part. L'Évangile affirme qu'en aucun domaine la résurrection de la chair n'échoue. Toute chair est promise à la vision de Dieu, la chair du monde comme la chair de l'homme, car elles sont indissociables.

*

C'est un point sur lequel on ne doit pas cesser de revenir avec éclat, car il a été constamment disputé, amoindri, avili à travers vingt siècles de christianisme, au point qu'il a fallu périodiquement en dénoncer l'occultation totale comme une hérésie, lorsqu'elle revêtait la figure du gnos-

ticisme, du manichéisme, du catharisme, ou les formes modernes plus ambiguës du platonisme, du puritanisme et de l'idéalisme.

Un certain christianisme dégénéré, dévitalisé, a obstinément confessé que plus on échappait à la chair, à la terre, plus on se rapprochait de l'esprit, du ciel. Le Verbe s'était fait chair pour nous délivrer de la chair. Il était descendu sur la terre pour arracher à la terre les proies que le diable lui avait livrées et les ramener au ciel.

Dans de telles perspectives, il était plus qu'inconcevable et absurde, il devenait monstrueux d'imaginer que la chair pût elle aussi ressusciter et entrer dans la plénitude de l'esprit, que la terre pût elle aussi s'éterniser en se renouvelant dans l'accomplissement de la Parousie.

Cette « *folie* » était pourtant ce qu'annonçait l'Évangile : la résurrection du corps du Christ. La libération apportée par le Verbe se réalisait dans l'assomption et non l'effacement de sa chair. Plus insensé encore, le Christ en révélait une dignité inconnue et suprême, une gloire qui ne finirait plus.

H. et Jean Gustave, le salut de la création (DDB, 7996)

l'on pouvait comprendre la perte et le rachat du monde autrement que dans le sillage du dessein originel, et le mystère de la croix autrement que comme une reprise de genèse, une délivrance du geste créateur tragiquement entravé !

Trop souvent, tout s'est passé comme si la rédemption écartait l'homme de la terre, l'affranchissait non pas du péché inscrit dans le monde, mais du monde identifié au péché. Il n'a plus été question de libérer la création à travers la libération de l'homme, mais de libérer l'homme d'une création inutile ou même nuisible au salut.

La tyrannie des Lumières

L'athéisme moderne a mis à profit cette défaillance chrétienne qu'il a reproduite sous ses deux aspects fondamentaux. D'un côté, il a repris le thème de la suréminente dignité de l'homme qui situe celui-ci à part et en face des autres créatures dont il est l'unique maître. La philosophie des Lumières a porté cette revendication à l'absolu puisque, supprimant Dieu, elle a proclamé l'autotranscendance de l'homme qu'elle a constitué source de lui-même et n'ayant de compte à rendre à personne qu'à son semblable.

A cet égard, la Déclaration des droits de l'homme est encore plus spiritualiste, si l'on peut dire, que l'Évangile, l'esprit de l'homme y devenait littéralement le Saint-Esprit d'où procède tout

bien. Avec la révélation chrétienne, il existait un écart et même un abîme entre l'esprit de l'homme et l'Esprit de Dieu. Avec les Lumières, l'écart disparaît, car l'esprit de l'homme ne peut se différencier de sa propre exigence. Il ne peut échapper à la règle qu'il s'impose et n'est pas libre de se désobéir, sous peine d'incohérence ontologique.

Il fonctionne sur le mode impératif et n'oblige pas moins le reste du monde que sa propre personne. L'idolâtrie dont il est menacé l'incline dangereusement au totalitarisme, car le pouvoir qu'elle inspire n'étant pas un pouvoir reçu et donc susceptible d'être enlevé, ne saurait être non plus limité. Il y a bien sûr des humanismes pondérés et d'excellente compagnie. Mais ils ne le sont que si, se dédoublant et se contredisant eux-mêmes, ils s'opposent un contre-pouvoir. Autrement, on a la Terreur jacobine ou soviétique.

C'est pourqu岸, d'un autre côté, l'humanisme des Lumières a exercé une tyrannie sans frein sur la nature, répercutant là aussi le dualisme chrétien gnostique. Puisque l'homme était seul à détenir raison et liberté, aucune autre créature n'avait de droits sur lui ni de droits d'aucune sorte. L'homme pouvait disposer de toutes choses à son gré. L'univers lui était livré sans restriction. Hormis sa propre personne et celle de ses semblables, tout était matière et matériau exploitables à outrance.

Une anthropolâtrie aux abois

On ne dira jamais assez de quel mépris sous-jacent procède cette attitude. Aux yeux de ses tenants, le monde n'a de prix que selon les besoins humains. Il n'existe littéralement qu'en fonction des désirs et des caprices de son tyran. Partout l'homme promène son reflet sur un univers réduit à l'état de proies défectables.

La lutte millénaire pour la vie, l'antique concurrence pour l'existence, qui impliquait entre adversaires un mutuel respect, fût-il contraint, s'est transformée chez l'homme en une agressivité sans mesure, une prédation folle, à laquelle le progrès scientifique a fourni des moyens inattendus, sur une échelle colossale.

Le roi de la création a si bien dilapidé ses ressources et ravagé son royaume que, par un effet de retour, il commence à gravement souffrir lui-même des catastrophes que sa violence engendre. Mais qu'on ne croie pas qu'il s'en repente ! Il cherche seulement à discipliner cette violence, à la rendre plus intelligente, à inventer une nouvelle prudence qui modère son insolence.

De nos jours, la prise de conscience des problèmes de l'environnement n'est le plus souvent qu'une réaction de défense de la part d'une anthropolâtrie aux abois, qui se découvre menacée par sa propre démente. Un égoïsme bien tempéré l'incite à être plus perspicace dans la gestion de

la planète. Il ne s'agit pas de l'exploiter avec moins de vergogne, mais avec plus de vigilance.

Par ce détour est retrouvée la solidarité profonde qui unit l'homme à la nature. Mais cette solidarité n'est reconnue qu'à l'intérieur d'une espèce de solipsisme où l'intérêt de l'ensemble des créatures se ramène une fois de plus à l'intérêt de l'homme. Elles n'ont toujours droit à rien, si ce n'est à ne plus être pour l'homme des occasions de malheur dues à son incurie.

L'avilissement de la chair

Déjà à l'œuvre dans la dérive janséniste et néothomiste, la logique interne du dualisme se manifeste dans l'athéisme contemporain par un mépris du corps de l'homme non moins alarmant que le mépris du corps de la nature. Une égale manipulation se développe dans l'un et l'autre cas. Là aussi l'oppression de la nature par l'homme aboutit en l'homme à l'oppression de la chair par l'esprit.

La chair de l'homme devient un objet comme la chair de la nature. Le même dédoublement suivi de la même réification s'opère entre l'homme et son corps qu'entre l'homme et le reste de la création. De même qu'il a un corps cosmique à exploiter et n'est plus le frère des autres créatures, il a un corps individuel à sa disposition et n'est plus ce corps privé d'âme.

L'aberration est particulièrement sensible en

Le bon pasteur.

prend soin de tous, souffre pour tous et donne sa vie pour tous, car tous sont les enfants du Père. Il a pitié de la foule des créatures. A toutes il veut apporter le pain de la terre et le pain du Ciel.

Il est le prêtre de la création. Il se saisit de tout ce qui existe pour en faire eucharistie, c'est-à-dire l'offrir au Père en un sacrifice de louange qui, loin d'anéantir les créatures, les conduit à l'accomplissement de leur être dont ce sacrifice rétablit la dignité que le péché de l'homme a corrompue.

Afin que Dieu soit tout en tous

Telle est la tâche à laquelle l'homme est convié, à l'imitation de Jésus. De ses propres mains, il doit restaurer l'ordre qu'à l'instigation du mauvais ange il a troublé et rétablir ici-bas la circulation de l'Esprit, afin que l'univers puisse atteindre la plénitude promise dès l'origine et entravée par la suite.

L'homme doit donner sa vie pour cela, même si ce n'est pas ordinairement d'une manière sanglante, en consacrant son temps, ses forces, son intelligence à l'œuvre de salut. Il doit combattre le mal partout où il le voit surgir, quelle que soit la créature affectée, en commençant par veiller à ne pas le répandre lui-même.

L'exigence est redevenue courante d'une participation des chrétiens à l'édification du monde temporel. Trop longtemps, ces derniers siècles, ils

étaient restés à l'écart des chantiers de la terre, s'imaginant ainsi mieux honorer le Ciel. Ils ont retrouvé le sens biblique de la création.

La crise de l'environnement les incite maintenant à redécouvrir à l'égard de l'univers terrestre une exigence conjointe découlant du péché : l'impératif de la rédemption. Ce monde qu'ils ont réappris à bâtir est en proie au malheur et à la destruction non du fait d'erreurs de croissance, mais d'une maladie de l'être qu'il appartient aux chrétiens de guérir.

La création attend d'eux qu'ils s'incorporent au sacerdoce royal du Christ pour l'étendre à travers les âges en une réalisation progressive dont la recapitulation finale verra, au Dernier Jour, la remise entre les mains du Père d'un univers enfin réconcilié et déifié par la divino-humanité du Fils.

Comme le dit Paul dans la première épître aux Corinthiens, « ce sera la fin, lorsqu'il remettra la royauté à Dieu le Père, après avoir détruit toute Principauté, Domination et Puissance. Le dernier ennemi détruit, ce sera la mort. Quand toutes choses lui auront été soumises, alors le Fils lui-même se soumettra à Celui qui lui a tout soumis, afin que Dieu soit tout en tous¹⁰ ».

10. Paul, 1 Co 15,24-28.

Position « manifestement hérétique », affirmait imprudemment l'historien américain. Mon propos sera de retourner le point de vue en montrant que l'hérésie n'est pas là où Lynn White Jr la découvre, mais au contraire dans un mépris de la création et une exploitation égoïste des ressources naturelles dont il est certes arrivé aux chrétiens de se rendre complices ou coupables, particulièrement ces derniers siècles, comme si leur vigilance s'était assoupie, mais dont le principal agent est une société déchristianisée, ayant perdu le respect des œuvres de Dieu et l'espérance d'un salut cosmique englobant toutes les créatures.

H. et Jean BASTAIRE
 Pour une écologie Chrétienne
 (Ced, 2000)

Dans les milieux écologistes, on entend souvent dire que la responsabilité morale et spirituelle du saccage de la planète est imputable, pour une part essentielle, à ce qu'il est convenu d'appeler une « mentalité judéo-chrétienne ».

L'accusation est née dans les pays anglo-saxons. L'une de ses premières expressions a été un article publié en 1967 dans la revue *Science* par le professeur Lynn White Jr, universitaire américain spécialiste d'histoire médiévale. Étudiant les racines historiques de la crise écologique, l'auteur soutenait que la Bible enseigne, dans les premiers chapitres de la Genèse, une domination inconditionnée de l'homme sur la nature, l'univers n'ayant d'autre but que de servir les projets humains.

À la fin de son article, Lynn White Jr envisageait pourtant une alternative possible à l'intérieur du christianisme. Il la voyait incarnée par François d'Assise qu'il consacrait, douze ans avant Jean-Paul II, « patron des écologistes ». Chez le Poverello, il louait une humilité qui instituait une espèce de « démocratie » égalitaire entre toutes les créatures animées et inanimées, lesquelles glorifiaient ensemble leur Créateur.

une démarche régressive, un retour à la matrice. Les religions monothéistes ont coupé le cordon ombilical. Réintégrer le sein maternel est une abdication en quête de fusion. Elle se situe aux antipodes d'une libération de l'homme adulte et d'une assumption de toute la création au niveau de la nouvelle terre et des nouveaux cieux.

Il est urgent que les chrétiens prennent conscience de l'enjeu autrement que par un exorcisme aveugle de cette peur du paganisme qui les saisit aux tripes, devant la montée des mystiques infantiles ou dégradées du « new age ». Mauvaise conseillère, cette réaction de rejet pourrait les faire tomber dans une erreur inverse : ne pas voir le bien-fondé de la révolte de la nature contre la frénétique instrumentalisation de toutes choses que développe notre temps.

À sa racine, la colère que nourrit la sensibilité écologique ne peut être confondue avec une simple nostalgie pastorale et bucolique. C'est le cri de l'ensemble des créatures victimes de la démesure prédatrice de l'homme. Encore plus essentiellement, au-delà des effets d'une gestion désastreuse, c'est la marque de l'oubli par l'homme de sa vocation de rédempteur cosmique.

Sauvetage et salut.

En pareille matière, et cela d'autant plus que la démarche peut paraître incongrue, il ne faut pas avoir peur d'employer les mots-clés, les expressions cardinales du vocabulaire chrétien. Le mal est précisément venu, ces derniers siècles, de ce que la parole du Christ a glissé vers une acception de plus en plus restreinte, sans doute centrale, mais appauvrie de sa périphérie pour ce qui regarde le sens de l'aventure génésique et

H. et Jean BASTILLE,
 pour une Écologie Chrétienne
 Cerf 2006.

Notre petite sœur la nature.

« Comme l'a dit profondément Chesterton, la nature n'est pas notre mère, c'est notre sœur. » Claudel, qui rappelle ce propos en 1921 dans une conférence sur Dante¹, l'avait repéré dès 1909 dans un livre de Chesterton intitulé *Orthodoxie* que le poète avait entrepris de traduire². Chesterton poursuivait alors : « La nature est une mère noble pour les adorateurs d'Isis ou de Cybèle. Elle ne l'est pas pour saint François d'Assise, aux yeux duquel elle est une sœur et même une sœur cadette : une petite sœur, une sœur dansante, dont on peut rire et que l'on peut aimer³. »

Voilà qui suffit à désacraliser tous ces cultes de déesses-mères comme Gaïa et autres matrones cosmiques qui reviennent de nos jours sur la scène. Cultes dangereux, car s'ils ont eu leur place dans l'accouchement de l'homme à l'expérience spirituelle, ils figurent à présent

1. *Positions et propositions*, I, Paris, Gallimard, 1928, p. 167.

2. *Journal*, I, Paris, Gallimard, coll. « La Pléiade », 1968, p. 91.

3. *Orthodoxie*, Paris, Gallimard, coll. « Poche Idées », 1984, p. 171.

eschatologique que propose la Bible. L'anthropocentrie a dérivé vers l'anthropolâtrie. L'unique médiation de l'homme en Christ au bénéfice de toutes les créatures s'est pervertie en une unique médiation de l'homme en Christ au seul profit de l'humanité.

Très significatif sur le plan du langage est le fait qu'on parle, dans les milieux chrétiens comme ailleurs, de sauvetage de la création. Le mot a une force concrète qui séduit. Nous sommes en pleine tempête et courons à la ruine. L'urgence n'est-elle pas de trouver les moyens de s'en sortir et de gagner le port, afin de réparer les avanies et de tirer les leçons pour éviter de nouveaux désastres ?

C'est la sagesse même. Mais une plus haute sagesse, moins liée à l'urgence, plus soucieuse de perspectives fondamentales, ne devrait-elle pas nous pousser à nous interroger non seulement sur la place de l'homme dans la nature, mais sur celle de la nature par rapport à l'homme et sur les modalités exactes de leur destin commun ? En régime chrétien, lorsqu'on parle de destin, il s'agit en réalité de salut. Y a-t-il un salut commun à toute la création ?

La charité envers toute créature.

Une nouvelle fois Claudel prononce une énormité qui semble dépasser les bornes théologiques, lorsqu'en 1908 il écrit tranquillement à un ami : « La Création tout entière, du séraphin au minéral, est homogène et reliée dans toutes ses parties par le lien de la charité¹. » Le chrétien qui pense cela a fréquenté la *Somme théo-*

1. *Correspondance Claudel-Jammes-Frizeau*, Paris, Gallimard, 1952, p. 143.

logique de Thomas d'Aquin, et il vient de publier un austère *Art poétique* largement pénétré, forme et fond, par la grande spéculation scolastique. C'est dire qu'il ne parle pas à la légère lorsqu'il étend la relation caritative à l'ensemble de la création, des anges aux pierres.

Dans les mêmes années, Pégyu, immense poète et philosophe, mais peu féru de science théologique, déclare dans l'introduction de son épopée *Ève* : « On oublie trop que l'univers, c'est la création, et le respect, non moins que la charité, doit s'étendre à toute création¹. » Aucun doute sur l'emploi précis que Pégyu fait comme Claudel du mot « charité ». Il souligne du même coup, en une phrase lapidaire, la différence déjà relevée entre les mots « sauvetage » et « salut ».

Le « respect » de la création est une attitude nécessaire, mais non suffisante. Cette déférence bienveillante doit se doubler d'une « charité » active non moins impérative. Sans avoir lu Thomas d'Aquin, Pégyu a autant que Claudel le sens technique des mots. Quand il parle de « charité » à l'égard de toute créature, c'est dans le même esprit que lorsqu'il contemple le *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*. Comme Jeanne devant la grande misère du royaume de France, il a pitié de la grande misère du royaume de Dieu, cette création ravagée par le péché, après la chute du premier couple humain.

Acclamation, compassion, glorification.

On pourrait définir trois étapes, qui d'ailleurs s'interpénètrent, dans l'élaboration d'une spiritualité chré-

1. *Œuvres en prose complètes*, III, Paris, Gallimard, coll. « La Pléiade », 1992, p. 1228.

(création. Plus exactement on ne la considère pas sous le même angle. Celui qui la juge positive la saisit dans sa substance et en combat l'avilissement. Celui qui la juge négative n'en retient que la vanité présente qu'il estime irrémédiable.

Les religions bibliques incarnent la première position. Judaïsme, christianisme et islam affirment la pérennité d'une création qui, si elle ne possède pas une éternité en soi, autogénésique, ne procédant que de son propre fond de créature, n'en hérite pas moins de l'éternité de son Créateur.

Le fait d'être créée ne l'empêche pas d'être vulnérable et périssable. Mais elle n'est pas dé-créable, si l'on ose dire. Le Créateur ne revient pas sur sa décision de créer. La création participe d'une absolue Bonté qui est sans retour. Cet univers peut souffrir des blessures et de la mort qu'il reçoit ou s'inflige. Il n'en est pas supprimé pour autant et ressuscite au dernier jour.

Les religions helléniques, moyennes-orientales et extrêmes-orientales, quand elles ne restent pas à mi-chemin, dans l'entre-deux qui sépare le bien-fondé du mal-fondé du monde, débouchent en fin de compte sur le néant du monde. Le thème du piège de la prison, de l'illusion est récurrent. Il faut fuir la création, car le réel y ment sur sa substance. Le réel est autre que l'être. Il est au-delà de l'être et pour certains un contre-être.

On ne s'étonnera pas que sur cette voie la négation du monde entraîne la négation de Dieu. La vanité de la création ouvre les yeux de l'homme sur la vanité du Créateur. Ce nihilisme métaphysique n'introduit pas nécessairement au désespoir. Ce Vide transcendantal, quand il échappe aux facilités d'un scepticisme non

Met Jean BASTARIC La terre de gloire
essai d'écologie parousique
(Cerv, 2010)

La guérison de l'univers

S'il est une expérience essentielle que l'homme s'est employé à formuler depuis la nuit des temps et sur laquelle il n'a cessé de s'interroger, c'est celle d'un échec dans le réel, d'une chute, d'un exil qui l'écartent d'un accomplissement véritable auquel il aspire indéfectiblement. D'où le corrélat d'une revanche, d'une remontée, d'un retour qui lui ouvriraient les portes d'un réel enfin réussi et réconcilié.

C'est le thème de la guérison de ce qui est, et donc de tout ce qui participe à l'être, à commencer par l'homme même. Guérison, santé, salut qui s'expriment selon deux options radicalement opposées et qui peut-être traduisent seulement les deux faces antagonistes du même bonheur et du même malheur d'exister.

Face cataphatique : la création est fondamentalement bonne ; une entropie la menace, un mal la gangrène. Le salut est dans la prise en charge du mal, son assumption par l'amour qui le vide de sa nuisance. Face apophatique : la création est fondamentalement mauvaise. C'est une illusion qu'il faut dénoncer, une prison dont on doit se délivrer.

Libérer la création ou se libérer d'elle : telle semble être la question. Mais ici et là on ne parle pas de la même

l'enseignement explicite de Paul n'a pas suffi à écarter dès le départ les embarras, les dérobadés et les silences, quand le refus n'allait pas jusqu'au contresens, devant ce « gémissement » que l'épître aux Romains entend monter de toute la création, qui attend d'être « elle aussi libérée de l'esclavage pour connaître la liberté, la gloire des enfants de Dieu » (Rm 8, 21).

Paul redouble son annonce dans les deux grands hymnes au Christ cosmique qui ouvrent les épîtres aux Éphésiens et aux Colossiens. La seconde célèbre la récapitulation dans le Verbe de l'univers entier, aussi bien à l'origine qu'à la fin des temps. D'une part :

*Il est l'Image du Dieu invisible,
Premier-Né de toute créature,
car c'est en lui qu'ont été créées toutes choses,
dans les cieux et sur la terre,
les visibles et les invisibles*

(Col 1, 15-16).

D'autre part :

*Il est le Premier-Né d'entre les morts,
car Dieu s'est plu à faire habiter
en lui toute la Plénitude
et par lui à réconcilier tous les êtres pour lui,
aussi bien sur la terre que dans les cieux,
en faisant la paix par le sang de sa Croix*

(Col 1, 18-20).

L'annonce est formelle : toutes choses ont été créées dans le Verbe et par le Verbe, comme toutes ont été crucifiées en Lui afin de ressusciter toutes pour Lui à la

gloire éternelle. La résurrection de la chair ne concerne pas seulement le corps des hommes, mais aussi celui de l'ensemble des créatures, quelle que soit leur situation sur la terre comme dans les cieux. La dignité originelle de toute chair ne saurait être coupée en deux à la fin, la plus haute part des êtres charnels se voyant promue à l'éternité tandis que le reste serait renvoyé au néant.

C'est ce que n'arriveront pas à digérer tout à fait au long des siècles les chrétiens perpétuellement atteints par la séduction dualiste. Une tension permanente subsistera sur ce point entre la révélation biblique et la philosophie platonicienne sans que la première réussisse à éliminer complètement la seconde. Trop souvent les chrétiens auront du mal à maintenir leur foi en la résurrection de la chair, à commencer par celle de leur propre corps et plus encore celle du corps de l'univers.

Ils sentaient bien qu'une logique radicale était en jeu, mais ils renâclaient à s'y engager jusqu'au bout. C'était déjà beaucoup d'admettre le retour à la fin des temps d'un corps humain personnel il est vrai glorifié, plus du tout le même et, pensait-on, comme allégé, amoindri, dématérialisé. Mais c'était trop s'il fallait recevoir du même coup le désagréable cadeau d'un corps cosmique encore plus lourd à soulever, plus opaque à clarifier.

Selon eux, comment la matière aurait-elle pu être dématérialisée sans s'évanouir ? L'erreur de ces chrétiens dualistes était de confondre la glorification avec la dématérialisation. Il s'agit en réalité d'une transfiguration, d'un changement fondamental de figure. « La figure de ce monde passe », dit Paul (1 Co 7, 31). Mais cela ne signifie pas que, succédant au monde déchu, le monde parousiaque se passe de toute figure.

*Il n'y a pas disparition de la matière, mais végétation,
assomption*

Pourquoi s'est-il fait homme ? ... la réponse est,

comme il arrive souvent, dans la manière dont on pose la question. C'est parce que le monde était devenu un lieu de perdition, un baigne, que le Père a envoyé son Fils pour délivrer les bagnards de leurs chaînes en leur fournissant les moyens de leur libération.

Selon cette perspective, le Verbe ne se serait pas fait chair si la chair ne s'était pas faite péché et ne s'était pas livrée au démon. Dieu ne serait pas venu parmi nous et ne se serait pas fait homme semblable à nous, si nous n'avions pas cessé, nous les hommes, d'être semblables à lui. Dans l'image bien qu'abîmée que nous continuions d'offrir, il fallait restaurer la ressemblance.

L'Incarnation a donc été une opération de sauvetage. Il ne se serait rien produit si le péché n'avait pas introduit le désordre. L'Annonciation et la Nativité sont les prémices d'une entreprise de rétablissement de l'ordre qui s'est poursuivie, comme on pouvait le prévoir, dans la violence et le sang, à commencer par le massacre des Innocents pour aboutir à l'holocauste sur le Calvaire, avant le triomphe de Pâques. Prix terrifiant que Dieu a payé lui-même pour le retour au bercail de la brebis perdue.

Si le péché n'avait pas eu lieu et si la création n'avait pas trahi les desseins du Créateur, chacun serait resté à sa place, dans son rôle normal : Dieu au ciel et les créatures sur la terre. Les partenaires eussent été bien tranquilles. Ils ne se fussent pas mêlés ni encore moins échangés. Les natures n'auraient pas été associées ni encore moins permutées. Dieu ne serait pas devenu homme et l'homme ne serait pas devenu Dieu.

*

* *

La divinisation de l'homme en Christ par l'humanisation de Dieu en son Fils Jésus est pourtant le mystère central que les Pères de l'Église ont célébré dès les premiers siècles du christianisme. Irénée de Lyon l'affirme au I^{er} siècle et François de Sales le répète au XVI^e, avant qu'une immense chute de tension spirituelle escamote l'éclair de cette révélation évangélique dans l'atonie des derniers siècles bigots.

Pour cette divinisation de l'homme en Christ, il fallait l'incarnation du Fils de Dieu. Et pour cette incarnation du Fils de Dieu, il fallait la création de la chair, de la terre, de l'univers. Voilà le motif premier et ultime de la création. Celle-ci se situe comme en deçà et au-delà de l'Incarnation. Elle en est le préalable et la fin. Ce que le Créateur a en vue lorsqu'il pétrit le monde, c'est la chair à venir de son Fils divinisateur.

Au VII^e siècle, Maxime le Confesseur exprime le dessein lorsqu'il évoque « le grand mystère caché, la fin bienheureuse et le but pour lequel tout fut créé. Le regard fixé sur ce but, Dieu a appelé les choses à l'existence. C'est la limite à laquelle tendent la Providence et les choses qui sont sous sa garde, et où les créatures accomplissent leur retour en Dieu. Car c'est pour le Christ que tous les siècles existent et tout ce qu'ils contiennent, dans le Christ qu'ils ont reçu leur principe et leur fin¹ ».

Maxime le Confesseur reprend là trait pour trait la figure du Christ total que propose l'apôtre Paul dans ses épîtres aux Éphésiens et aux Colossiens. Le monde a été créé pour ce Christ cosmique qui récapitule, à travers

1. *Questions à Thalassios*, 60, trad. Hans Urs von Balthasar (*Liturgie cosmique*, Aubier, 1947, p. 204).

qui l'aime comme lui l'aime, en une parfaite réciprocité d'amour.

Cette créature élue en qui s'incarne le Fils et que le Fils divinise, c'est toute l'humanité et chaque homme pris individuellement. Mais c'est du même coup toute la race cosmique de l'homme au sens de toute sa généalogie charnelle et toute son ascendance universelle. On ne peut séparer le fruit de la tige et des racines.

La christification de l'homme suppose et appelle la christification de l'univers. L'une ne s'opère pas sans l'autre, comme Péguy le chante dans *Ève* : « Car le surnaturel est lui-même charnel / Et l'arbre de la grâce est raciné profond / Et plonge dans le sol et cherche jusqu'au fond / Et l'arbre de la race est lui-même éternel' ». »

Lorsque Dieu a créé le monde, il a eu en vue ce Christ total qu'enseigne l'apôtre Paul et dont la chair assume toute la chair du monde passé, présent et futur. Ce n'est pas dans le seul corps de l'homme et des hommes que le Fils s'incarne, mais dans le corps de l'univers entier.

Dieu semble avoir voulu concrétiser ainsi la présence initiale du Verbe dans la création, présence génératrice bien qu'invisible, active bien qu'allusive, en une nouvelle présence sensible et explicite. Le Verbe se rendait déjà perceptible indirectement comme signe, trace, vestige, selon le vocabulaire classique des mystiques. L'Incarnation apporte une révélation directe et définitive.

Le signe devient littéralement la réalité signifiée. À travers la chair d'un homme, le Verbe devient littéralement toute chair pour que toute chair devienne le Verbe. Dans

1. *Ève*, dans : *Œuvres poétiques complètes*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1973, p. 1041.

les deux cas, il s'agit d'une divinisation non par destination naturelle, mais par grâce participative. L'homme et les autres créatures ne deviennent pas divins en soi. Ils le deviennent par adoption.

Le panthéisme, présence réelle de Dieu en toutes choses, ne glisse pas au panthéisme, toutes choses se révélant foncièrement divines. Le panthéisme s'incarne sans s'évanouir. Par cette descente dans la chair, loin de s'y anéantir, le Créateur élève à son niveau la créature pour la constituer en partenaire. Le Fils la consacre et la sanctifie pour l'offrir au Père.

*

* * *

Dès ce moment, l'affirmation selon laquelle toutes choses ont été créées pour l'incarnation de Dieu en Christ et non pour pallier les désastres du péché revêt sa plénitude de grâce et, renvoyant le mal à son rôle de perturbateur tragique mais subalterne, manifeste la splendeur de toutes choses dans le dessein de Dieu.

Le mal a pu entraver le déploiement de ce dessein. Mais il n'a pu l'arrêter. Jusqu'à la consommation des siècles qui verra le triomphe de Dieu, l'incarnation du Verbe poursuit la réalisation de cette naissance, de cette croissance et de cette assumption de l'univers en Dieu. Même mise en croix, la création continue d'être « bonne, très bonne », et de s'acheminer vers son terme sans fin qui est la gloire du Seigneur.

La chute a certes altéré ce parcours et transformé en voie épineuse et en marche au supplice ce qui n'aurait dû être que route confiante et hardiesse victorieuse. Mais le